

Le difficile écho dans les écoles

Les professeurs ont dû trouver les mots face aux réactions des élèves

De Vierzon à Paris, en passant par Orly, tous les enseignants contactés en témoignent : « *Ce jeudi d'école n'a pas été une journée comme les autres.* » Face à des élèves arrivés en classe des images et des questions plein la tête, les professeurs ne se sont pas contentés d'organiser une minute de silence, à midi, en hommage à *Charlie Hebdo*. Il leur a fallu écouter, rassurer, donner du sens à ce qui, depuis mercredi 7 janvier, avait souvent été saisi à la volée à la télévision, sur Internet, à la radio... Et répondre, parfois, aux provocations.

Au collège Bernard-Palissy, dans le 10^e arrondissement de Paris, la première question, passé le temps du recueillement, a mis en avant le besoin d'être rassuré : « *Comment ça se fait qu'il y ait eu tous ces morts, alors qu'il y avait des policiers pour protéger ?* » « *Hier, les parents nous ont dit de rentrer direct* », raconte Mylène, 15 ans. Pour Nicolas, 14 ans, « *c'est un choc, parce que c'est dans notre ville, tout près de chez nous...* » Anne Doustaly, leur professeure d'histoire-géographie, a tout fait pour rassurer ses élèves, mais elle les a sentis secoués. « *Ils vivent ce traumatisme à travers nous, les adultes. Ils sont marqués.* »

Avec les plus grands, le débat de fond prend facilement. « *En 4^e, on a évoqué la liberté d'expression qui venait d'être abordée dans le cadre du programme*, poursuit Laurent Gassier, professeur de la même discipline au collège Robert-Desnos, à Orly. *Certains élèves pensaient que Charlie Hebdo est un journal antimusulman. Je leur ai expliqué ce qu'est un journal satirique, et que le délit de blasphème, dans une République laïque, n'existe pas.* »

Les débats n'ont pas été aussi ouverts, ni aussi spontanés, partout. Sur les réseaux sociaux, on trouve la trace d'établissements où l'on a préféré éluder les questions. « *Il n'y a pas eu de minute de silence dans mon collège*, se désole « Monsieur Le Prof », qui tweete

sous pseudonyme sa vie d'enseignant de 26 ans dans la banlieue ouest de Paris. *Des profs sont venus dès 8 heures dire à la principale qu'ils n'avaient pas les mots pour en parler avec les élèves, qu'ils avaient peur que cela se passe mal. Rien n'a donc été organisé collectivement ; beaucoup de collègues ont fait comme si de rien n'était...* »

« Les yeux rougis »

Il n'est pas le seul à faire état de divergences en salle des profs. « *Nous avions tous les yeux rougis ce matin, beaucoup de collègues n'avaient pas vraiment dormi*, confie, elle aussi sous le couvert de l'anonymat, Marie, 46 ans, professeure d'histoire-géographie dans un collège du nord de Paris. *Mais deux collègues se sont dit l'un à l'autre, suffisamment fort pour que tout le monde entende, que cette minute de silence les gênait. Leur argument était que la France l'avait "un peu cherché", en s'associant trop à la politique menée par les Américains...* »

« *J'ai passé ma journée à me battre pied à pied*, dit Iannis Roder, un enseignant en ZEP à Saint-Denis (Seine-Saint-Denis), plus pessimiste. *Je suis épuisé nerveusement. Certains de mes élèves se félicitaient de l'attentat. Il faut sans cesse reprendre, argumenter, expliquer pourquoi ça fonctionne comme ça en France... Certains, aussi, ont refusé la minute de silence et ont fini dans le bureau du principal.* » Ailleurs, c'est le deuil général et partagé qui prévaut. « *Tous les enseignants du collège étaient en noir, aucune couleur vive en salle des professeurs* », raconte M. Gassier, l'enseignant d'Orly qui, pour la première fois de sa carrière, est arrivé en retard, « *encore sous le choc.* »

C'est d'une certaine inquiétude que témoigne M. Gassier. « *Mes 6^e craignaient une intrusion dans le collège*, explique-t-il. *Je leur ai parlé du plan Vigipirate, des consignes de sécurité, de la suspension des sorties scolaires... Je leur ai expliqué que personne ne pouvait rentrer sans présenter son identité.* »

La plupart conviennent avoir eu face à eux des élèves « *concernés* » et « *demandeurs de débats* ». Quelques-uns évoquent un auditoire plus crispé. C'est le cas de Claude Garcia, professeur d'économie dans un lycée de Vierzon (Cher), qui distingue « *deux niveaux* » de réactions parmi ses élèves. La « *tristesse* », dit-il, mêlée d'« *incompréhension et parfois de*

colère » face à un massacre « *unanimement condamné* », mais aussi « *un peu de crispations identitaires* » qui, selon lui, « *ne se seraient pas exprimées ainsi il y a quelques années.* »

Beaucoup d'élèves connaissaient *Charlie Hebdo*, et « *certaines considèrent qu'il aurait pu se calmer* », renchérit un enseignant d'économie au lycée Jean-Jaurès de Montreuil (Seine-Saint-Denis). « *Je leur ai rappelé que la stratégie des terroristes était de faire exploser la société en communautés rivales, que la liberté d'expression et de création est une valeur de notre République, ce qui a suscité des questions, comme celle lancée par une jeune fille : "Pourquoi l'Etat interdit Dieu-donné et pas Charlie Hebdo ?"* »

« Pas d'amalgame »

Pas facile, quand on a 15 ou 16 ans, de comprendre le sens d'une caricature, de faire la différence entre blasphème et diffamation. Lorsque Virginie Baron, enseignante au collège-lycée Maurice-Ravel, dans le 20^e arrondissement de Paris, demande à sa classe de 6^e « *de qui se moquait Charlie Hebdo ?* », un élève répond : « *Du Prophète et du Coran.* » « *Non, de toutes les religions*, rectifie-t-elle, *c'est le propre d'un journal satirique.* » Un autre demande : « *Pourquoi ont-ils continué à faire des caricatures alors qu'ils avaient déjà eu des problèmes ?* » L'occasion d'insister, explique-t-elle, sur la liberté d'expression, de revenir sur les notions de tolérance, de respect...

Car celles-ci sont au cœur des préoccupations des adolescents. Dans la cour du collège Bernard-Palissy, à Paris, Joseph, Omran, Simon et Ugo-Bilal, tous en 3^e, con-

versent. « *Il y a eu le livre de Houellebecq, puis l'attentat, ça peut inciter les gens à avoir peur des musulmans* », regrette Ugo-Bilal, dont la maman est algérienne. « *Faut pas faire d'amalgame, aversent ses copains, en boucle. Nos potes musulmans sont en colère contre ces tueurs. C'est de l'irrespect. Après on associe les musulmans au terrorisme. Et ça incite à voter Marine, c'est pas bon.* » ■

SERVICE FRANCE

« Tous les enseignants étaient en noir, aucune couleur vive en salle des professeurs »

LAURENT GASSIER
professeur au collège
Robert-Desnos à Orly

« J'ai passé ma journée à me battre. Il faut sans cesse argumenter, expliquer »

IANNIS RODER
enseignant en ZEP
à Saint-Denis

« Ne pas plaquer un discours sur nos élèves »

Personne n'a regardé sa montre, jeudi 8 janvier, parmi les enseignants de l'école Steiner-Waldorf de Verrières-le-Buisson (Essonne), pour savoir s'il était temps, ou non, de marquer une minute de silence. Au lendemain de l'attentat contre *Charlie Hebdo*, elle s'est imposée d'elle-même dans toutes les classes – ou presque – de cet établissement privé sous contrat qui propose aux élèves une pédagogie alternative.

Souvent avant midi, « *au moment où les élèves en ont éprouvé le besoin* », expliquent des professeurs autour d'un café. « *Il ne s'agit pas de plaquer sur nos élèves un discours mais de réagir à la demande* », ajoute Laure Lusseyran, la directrice. Du cas par cas nécessaire que l'écart d'âge des 380 élèves accueillis est important, de 2 à 18 ans.

« Un choc »

Dans la classe de Jean-Pierre Ablard, tous les doigts se sont levés, à 8 h 45, quand l'enseignant a évoqué « *une journée un peu spéciale* ». Les enfants ont beau n'avoir que 9 ou 10 ans, ils n'ignorent ni le nombre de victimes ni les con-

ditions de leur mort. Un garçon répète, ému, le nom de Cabu. Les enfants parlent de « *musulmans pas contents* ». Le professeur les reprend : « *Des islamistes* », dit-il, en promettant de revenir sur le sujet quand ils étudieront l'Islam. Puis, dans cette école où l'expression artistique a une place particulière, la classe entonne *L'Ode à la joie* de Beethoven. Quand les voix se taisent, la minute de silence se fait, spontanément.

A 13 h 45, les plus âgés se sont réunis pour un débat collectif. Un rituel hebdomadaire, « *mais là, ça s'apparente plus à ce qu'on a vécu le 11-Septembre* », note la directrice. Gianluca Diaz, enseignant, invite les langues à se délier. Il n'a pas à attendre longtemps. « *Que va devenir Charlie Hebdo ?* », s'inquiète Yanis. « *12 victimes, c'est un choc... mais ce qui s'est passé hier a lieu tous les jours dans d'autres pays* », lâche une jeune fille. « *Je comprends ta réaction*, répond M. Diaz, *mais ce qui compte, c'est de ne jamais être indifférent. Un tel événement, si près de nous, permet aussi de mieux comprendre ce qui se passe ailleurs.* » ■

MATTEA BATTAGLIA